

Pour la livraison automnale XXX de Skhole, nous avons le grand plaisir de présenter une série de gravures en eau-forte et aquatinte de l'artiste franco-argentin Pablo Flaiszman. La gravure ne saurait mieux faire contrepoint à la prolifération tous azimuts de l'image, à l'immédiateté du selfie en libre circulation partout, non seulement par le temps *a priori* illimité de sa création, loin du clic, mais aussi par le nombre limité de la reproductibilité de ses estampes. Ce n'est pas au miroir reflétant des eaux de Narcisse que l'artiste travaille sa plaque de zinc, mais bien plus avec ce qui de l'autre se reflète dans son regard. Dans un premier temps, il compose un collage de photographies, à partir de celles de la malle familiale de la Pologne à l'Argentine, en découpant un élément – photographies d'avant qui précèdent son existence peut-être –, et d'autres photographies plus récentes, contingentes de ce que son œil fixe d'un instant, instants de voir une fois, deux fois, trois fois, etc., infiniment. Pablo Flaiszman, graveur, aime aussi photographier ce qui l'entoure, comme une suppléance peut-être à son œil sans cesse sollicité, à l'affût de l'infime détail sur lequel se fixer pour ne pas se noyer dans le réel des éphémères instants de vie ici et là, ce présent immédiat de la prise photographique cherchant à chasser l'inexorable œuvre du temps qui ne connaît pas de pause. Des photographies décomplétées en somme, de temps et lieux autres, réunies par celui qui a prolongé les chemins de l'exil jusqu'à s'installer en France, qu'il travaille ensuite comme dans une remémoration plus longue, à la main et en négatif, jusqu'à leur donner une autre poignante figuration par la matière. Ses noirs profonds, variables en nuance selon la rencontre avec la lumière, son intensité, ses rets, grâce à sa technique qui en combine deux – comme chez Goya qui fait figure de maître... –, ces noces du noir et du blanc et sa traîne de gris velouté grâce à la manière noire indiquent un goût patient et obstiné de la recherche. De cette matière d'encrage et d'acide, de l'usage du grattoir aux reprises au brunissoir, ou encore à l'aide d'un vernis mou, après que la plaque a été uniformément recouverte dans une grande boîte à grains de résine, l'artiste fait ainsi surgir ces nouvelles épiphanies de l'intime, entre les quatre murs du quotidien, qui saisissent comme la brisure d'un état antérieur, formes humaines silencieuses souvent, repliées sur elles-mêmes, comme tragiquement-là, entourées des objets muets du quotidien, qui prennent parfois des allures inquiétantes par leur place au premier plan comme cette bouteille de vin ou ce verre d'eau derrière lesquels des destins de vie se tiennent. Ou encore qui d'un contre-jour floutant les contours des corps, lumière quasi divine sur la scène éternelle d'une mère et son enfant, qui d'un clair-obscur tempérant cette table à plusieurs possiblement festive, colorant l'atmosphère d'une intensité sérieuse comme leur échappant, qui de cette cuisine surexposée avec quatre tantes particulièrement rieuses se tenant derrière un enfant souriant gentiment, qui de cet encadrement incandescent d'un homme en pied, tête baissée, dos au mur de sa cuisine, au seuil d'une décision, il y a dans ces scènes habitées qui figurent le quotidien, – la table y est résolument un incontournable –, quelque chose comme un impossible même à plusieurs, même en famille, même solitaire qui ne sourd pas seulement de l'attitude des personnages, mais bien d'un regard qui rend tout à la fois familiers et étrangers nos infimes moments de vie.

Élise Clément
Revue Skhole
Livraison XXX - Novembre 2017